

FIERS DE L'UNION QU'ILS ONT REALISEE LES MINEURS VEULENT TENIR JUSQU'A LA VICTOIRE

(D'un de nos envoyés spéciaux à Lens, Bernard Cornille)

LES rues sont vides. Les maisons de briques s'alignent forcément le long des rues, puisque les rues ont un tracé régulier. Quelques personnes traversent l'une ou l'autre rue. La police est absente. Il y a un gardien de la paix dans un coin du carrefour qui s'abrite contre la pluie. Le carrefour est désert. Peu d'automobiles. Quelques vélos. La campagne apparaît sous un pont très large. Des arbres. Et à droite, ou au fond, des tours métalliques qui viennent doubler, en premier plan, des cheminées d'usine. Les maisons perdent un étage. Elles s'alignent davantage que dans le centre de la ville. Elles se ressemblent un peu. La porte alterne avec la même fenêtre large. La façade monte en escalier. Ou bien elle change complètement, et c'est une petite façade de béton. Les routes se croisent. Lens est devenue Liévin, faubourg de Lens : trois kilomètres.

Une rue monte sous des arbres nus. A gauche, en haut, une tour, comme un mirador avec deux roues qui ne tournent pas. C'est vide. La porte est grande ouverte. La cour est pavée de briques, comme une façade fixée dans le sol. Un grand bâtiment, derrière la tour, est fermé.

Tout au long du chemin, des petites affiches annoncent la grande manifestation qui aura lieu aujourd'hui, samedi à 16 heures, place de la République, pour célébrer l'union de tous les syndicats. Pas d'affiches sur les murs de la « fosse 11 ». Le terrain vague remplace les voies de chemin de fer en cours de démontage. Le « onze » n'est plus exploité. Un blockhaus « danger de stationner » domine encore un teruil devenu colline. Un escalier monte avec trois marches sur le plateau, fait avec de la poussière et de l'herbe.

On a le charbon gratuit

On voit la ville de Lens. Il y a une dizaine de tours de guet autour de la ville. Et au pied de chacune d'elles, une « cité fosse x : un coron »,

La télévision plonge sur la salle commune. La femme prépare le repas. Trois garçons sont assis dans les coins de la pièce. Ils attendent. Le premier a eu l'esprit dérangé par un accident de la mine survenu à 17 ans. Il a 23 ans. Il touche 50 francs par mois... Il est incapable de gagner sa vie. Le second fils a 20 ans. Il est cardiaque : il ne peut faire que les petits travaux.

Deux autres enfants ne sont pas là : ils sont en sana. Sur le mur, un premier communiant : le père. Quatre gosses poussent la porte. Ils rentrent de l'école. 5 à 11 ans. Ils se mettent à table. Ils mangent vite. Beaucoup. Ils écoutent.

— Le voilà, dit la mère.

Q. — J'ai suivi votre garçon — celui qui a 13 ans — à son retour de l'école. Je lui ai demandé si la grève, ça marchait. Il m'a répondu que c'était mauvais. Alors je me suis demandé si son père pensait comme lui.

R. — Parce qu'il n'a plus de biscuit pour aller à l'école, répond le père.



Q. — Que ferez-vous, Madame, lorsque le montant du salaire de la quinzaine que vous venez de toucher sera épuisé le 24 ?

R. — Nous mangerons des pommes de terre.

Q. — C'est agréable d'être gréviste : au moins on se repose ?

R. — J'ai passé la nuit à déterrer trois traverses de la voie de chemin de fer et à les débiter : il n'y a plus de charbon, répond le père.

Q. — Vous êtes des privilégiés.

R. — On nous donne le charbon. Mais nous payons le transport du charbon. On nous donne une maison à habiter. Quand je l'ai reçue en 1946, au moment de la crise du logement, je n'ai pas dit non. Vous pensez. Ça fait depuis l'âge de treize ans que je suis à la mine. J'y suis entré le jour de mes treize ans. Dès que l'on avait fini le certificat d'études, on y entrait : le lendemain du résultat. Mon fils n'ira pas à la mine. Pensez, mes deux frères à quarante ans sont morts. Et deux beaux gaillards. Les poumons « bouffés » par la silicose. Lui, mon beau-frère, il arrive à s'en tirer parce qu'il s'est remarié. Sa nouvelle femme, elle est veuve. Son premier mari, il est mort à la mine. Ça lui fait une pension. Alors comptez : la pension du premier mari de sa femme, le salaire de sa femme et le sien. Il a la bonne vie : il a la voiture et la télévision.

Q. — Et vous aussi. De quoi vous plaignez-vous ? Le logement est gratuit, le chauffage est gratuit. Pas de transports. C'est parfait au fond. En plus vous avez un jardin ?

R. — Ça, on a un jardin. Il est à l'autre bout de la ville. On se dit qu'il faut y aller, puisque c'est un « avantage ». Mais comment voulez-vous qu'on ait le courage d'aller travailler quand on sort de la mine, le soir ?

Q. — Ça vous lave les poumons justement : c'est bon, le grand air ?

R. — Vous avez respiré ?

Je suis obligé de manger

La fosse 19 est gardée par un piquet de grève. Il y a un gréviste à midi. Le piquet se constitue. Des vélos, des motos, une voiture montent la côte et s'arrêtent à la porte que franchissent, seules, les voitures des « porions », c'est-à-dire les contremaîtres.

— Ils viennent parce qu'ils sont obligés d'être là. Les chefs-porions aussi. Les ingénieurs passent vers midi pour le contrôle, mais c'est tout.

— Regardez, lui, il n'a plus de pouce. Et lui ? Montre ta figure, Albert. Regardez-le. Il est solide encore. Quel âge que t'as ? Pas 40 ans. Il est foutu. Combien que t'as ?

— 5 % et ça augmente.

— Mon beau-père, il est au lit. Il est fichu. Et jeune.

Q. — Et vous ?

R. — J'espère bien que j'en ai pas. Parlez pas de malheur.

Q. — Les médecins vous le disent ?

R. — Ils s'en foutent. Ils vous regardent une fois par an. Ils vous disent qu'ils vous rappelleront dans huit jours, s'ils voient quelque chose. Ils ne voient jamais rien.

— Dites la vérité. Les journalistes, c'est fait pour ça.

— Ils ont sacrifié notre génération,

Q. — Pourquoi vous ne partez pas ? Vous êtes jeune, fort.

R. — Où j'irai ?

Q. — Je ne sais pas. A l'aventure. N'importe où, sauf là.

R. — A l'aventure ? Et puis quoi encore ? J'ai une femme et un fils. Je vais le prendre comme ça et puis où allez ? Non. Je reste. Mais je ne veux pas mourir. Je dis que 2.500 francs par jour, c'est le minimum pour l'entretien de mon corps. Il faut que je mange pour 35.000 balles par quinzaine, sans quoi, je suis fatigué le soir. Et des jeunes gars, solides comme nous, il faut que ça mange. Par mois, ça fait déjà 70.000. Et je ne compte pas la femme, les enfants, l'habillement et les distractions. Pour ça, il y a déjà un peu les allocations.

— Un mineur, selon la loi, doit toucher 60 % au-dessus du S.M.I.G.

— Moi, j'ai touché à la dernière quinzaine 38.000 francs, tout compris, vous m'entendez : tout compris. Et j'ai trois gosses.

— On le sait : tu l'as déjà dit..

Nous irons à Paris !

« Pompon-Pipi-Doudou — Des sous Charlot — De Gaulle, pas de charbon — Charlot, à la mine (dessin) — Les mineurs iront jusqu'au bout, M. Pompidou. — Comme devant Hitler 41, les mineurs ne se mettront pas à genoux devant Charlot 63 — Nos 11 % — Nous ne céderons pas — Avec nos maris, jusqu'au bout — Tous unis dans la lutte avec nos maris pour la victoire — Tous unis pour le succès — U.N.E.F. : solidarité avec les mineurs : section Lille — La population de Beurages soutient les mineurs — Fiers de l'union qu'ils ont réalisé, les mineurs repoussent toute tentative de pourparlers séparés — Respect du droit de grève et des libertés syndicales — Pas de pourparlers, ni de discussions séparées — Vive l'unité C.F.T.C.-C.G.T.-F.O. — Unité.

Quarante mille camarades arrivent à travers Lens, sur la place de la République. Ils ont abandonné piquets de grève et corons à 16 heures. Ils marchent, groupés par fosse, derrière leur fanfare. « L'Internationale » tous les cent mètres. Ni cris, ni applaudissements. Tout le monde suit.

Les responsables syndicaux prennent alors la parole.